

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 6.
ABONNEMENTS.	2 CENTS LE NUMERO.	ADMINISTRATION ET REDACTION: 32 RUE BONSECOURS Boite 1969, Bureau de Poste, Montréal.
Un an \$ 1.00 Six mois 50 Trois mois 25		

MONTREAL, 9 JUIN 1881.

PHAROLD LE BOHEMIEN.

VI

(Suite)

Il l'ignorait encore, bien qu'un instant, le jour où il l'avait surprise par son arrivée, il eût cru voir briller dans ses yeux un éclair de cet amour auquel il n'osait croire. Mais cet éclair n'y avait plus reparu, et depuis lors, elle s'était renfermée dans une réserve d'autant plus difficile à pénétrer, que douce, affectueuse et tendre, elle n'offrait rien ni aux questions ni aux reproches.

Plus que la raison, ce motif le décida.

Il savait que sa cousine aimant à veiller tard, restait souvent au salon après le départ de Mme de Trévenec et d'Isidora, pour achever une lecture ou un travail d'aiguille commencé. Il y descendit sur-le-champ, espérant qu'elle ne l'aurait pas encore quitté.

Il l'y trouva seule en effet et déjà levée pour se retirer. Elle rangeait dans un tiroir le travail qu'elle venait d'abandonner



Il gagnait par les jardins le sentier qui mène au Val Maudit. (Page 64, col. 2.)

et lui tournait le dos lorsqu'il entra. Mais une glace était devant elle, où elle l'aperçut, et pensant qu'un oubli le ramenait au salon, elle l'y regarda en souriant. Elle fut aussitôt frappée de la pâleur et de l'altération de ses traits.

—Qu'avez-vous, Edouard, dit-elle vivement, que vous est-il arrivé?

Edouard s'approcha d'elle, et la faisant asseoir à côté de lui sur le canapé, placé à demeure auprès de la cheminée.

—Ce que j'ai, répliqua-t-il, à peine sais-je comment vous le dire, tant ce qui m'arrive est singulier. Je suis menacé peut-être du plus grand des malheurs, celui de vous perdre.

Stupéfaite de cette réponse, Marguerite pâlit et regarda Edouard, cherchant

dans ses yeux le véritable sens de ses paroles.

—Expliquez-vous, dit-elle enfin d'une voix tremblante, je ne vous comprends pas.

—Lisez d'abord cette lettre, c'est elle qui m'a instruit de ce malheur et elle n'est que trop précise.

Marguerite prit la lettre que lui tendait Edouard et en lut les premières lignes avec une appréhension visible. Mais à peine les eût-elle parcourues que ses craintes semblèrent se dissiper comme par enchantement, les couleurs reparurent sur ses joues pâlies et un sourire se dessina même sur ses lèvres.

—Quoi, dit-elle lorsque sa lecture fut achevée, c'est là ce qui vous a mis dans cet état ? Mais ce Pharold est évidemment un imposteur ou un fou ! Croyez-vous donc, en admettant même qu'il dise la vérité, que ce fût à lui qu'on eût confié de pareils secrets ? Puis comment tout cela serait-il possible ? Je ne le comprends pas, je l'avoue.

—Vous le comprendrez tout à l'heure, Marguerite, dit tristement Edouard, du moins j'en ai peur. Il est d'heureuses familles dont le passé n'a point de nuages, et qui ayant toujours vécu au grand jour, parce qu'elles n'avaient rien à cacher, peuvent défier les calomnies de la haine et de l'envie. La nôtre n'est pas de ce nombre, malheureusement.

—Comment cela ? dit Marguerite qui avait pâli.

—N'avez-vous donc pas remarqué qu'il est certaines personnes de notre famille dont le nom n'est jamais prononcé, même dans l'intimité, certaines circonstances auxquelles il n'est jamais fait allusion, comme si pour tous elles étaient un malheur, presque un opprobre ?

—Oui, dit Marguerite affreusement pâle. Mais ce malheur, il n'est que trop connu, c'est la condamnation de mon père et sa mort mystérieuse.

—Ce n'était point à cela que je faisais allusion, Marguerite, répliqua vivement Edouard, et je regrette d'avoir, même involontairement, réveillé dans votre cœur d'aussi douloureux souvenirs. Mais plutôt à Dieu qu'il n'y eût que de pareils événements dans notre passé ! Ce sont d'affreuses catastrophes, sans doute, mais du moins elles ne tachent pas une famille, elles la rehaussent au contraire et l'honorent.

—Parlez-vous sincèrement, Edouard ? dit Marguerite qui semblait en proie à une vive émotion.

—En pouvez-vous douter ? Il faudrait alors que j'ignorasse la vie de votre noble père, car qui ne l'aimerait, sachant ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert. Longtemps j'ai été dans l'erreur sur ce point, mais aujourd'hui, Marguerite, ce n'est pas seulement vous-même que j'aime, en vous, c'est aussi la fille de Lalande, et j'étais fier de recevoir, avec votre main, l'héritage de gloire qu'il vous a laissé. Mais laissons ces souvenirs qui vous font pleurer.

—Oui, je pleure, mais c'est de joie, Edouard, car j'ai longtemps craint, ne vous entendant jamais prononcer son nom, que vous ne lui rendiez pas la justice qu'il méritoit. Et je l'aime tant mon pauvre père, bien que je ne l'aie jamais connu, je suis si fière de lui ! Il y a quelques années, lorsqu'elle pensa que je pouvais la comprendre, ma tante m'a dit tout ce qu'il a souffert et comme il était brave, généreux et bon pour tous ceux qui l'approchaient, et depuis ce jour, le pieux souvenir que je lui gardais s'est changé en un véritable culte. Mais je savais aussi que bien des personnes, parce qu'il avait été condamné, se joignaient à ses ennemis pour l'accuser, et c'était une de mes douleurs de penser que vous étiez du nombre.

Mais vous l'aimez, vous aussi, et s'il le fallait, vous défendriez sa mémoire, n'est-ce pas ?

—Non-seulement moi, pour qui ce serait un devoir, mais tous les honnêtes gens la défendraient, si jamais on osait tirer cette odieuse accusation du mépris où elles est tombée. En voulez-vous la preuve ? Demandez à d'Availles, qui est l'honneur même, ce qu'il pense du lieutenant Lalande ! Demandez à mon père lui-même qui n'a jamais souffert qu'on en parlât devant lui autrement qu'avec respect. Et cependant jamais, devant nous, il n'a prononcé son nom ; il a existé entre eux de graves sujets de dissentiment, de haine peut-être. Mais ils avaient une autre cause que la condamnation de votre père.

—Et cette cause, la connaissez-vous ? demanda Marguerite avec angoisse ?

—Non, mais je crois la deviner, dit Edouard en baissant les yeux.

Et après un silence, il reprit :

—Pour vous, et pour des mémoires bien chères que je ne cesserai jamais de respecter, quoi que j'apprenne, il me coûte de poursuivre. Mais je vous dois toute la vérité, Marguerite, et je vous la dirai, si pénible qu'en soit l'aveu. Il est un autre nom que celui de votre père qui n'est plus prononcé dans notre famille, une personne dont le souvenir n'est jamais évoqué, et dont on a banni jusqu'à l'image, qu'il m'eût été doux pourtant de contempler.

—Vous voulez parler de votre mère, Edouard ? dit doucement Marguerite. Ma tante de Tréveneuc à son portait, caché il est vrai, dans son oratoire, et si elle n'en parle jamais, si l'on s'abstient de le faire devant elle, c'est qu'il suffit de réveiller ce souvenir pour amener des larmes dans ses yeux. Votre mère a été bien malheureuse et par la faute du comte d'Erbray, dit-on. Mais nous devons l'ignorer, vous et moi.

—Oui, nous le devrions, dit Edouard avec une émotion profonde, mais nous ne le pouvons plus, et c'est là le châtiment le plus terrible des fautes des pères, d'obliger parfois leurs enfants à s'écarter du respect qu'ils voudraient leur conserver. Rappelez-vous ces souffrances de ma mère, et les dissentiments que sans aucun doute elles firent naître entre mon père et le vôtre, protecteur naturel du bonheur et peut-être des droits méconnus de sa sœur. Rapprochez de ces circonstances ce passage de sa lettre où Pharold me dit que je n'ai aucun droit à la fortune et au titre de mon père.

—N'achevez pas, Edouard ! s'écria Marguerite en rougissant de honte et de douleur. Si vous vous trompiez, quels ne seraient pas vos regrets d'avoir pu, même un instant, concevoir de pareils soupçons ?

—Mais je ne me trompe pas ! s'écria Edouard avec une anertume pleine de désespoir, et mon père lui-même s'est chargé de m'en donner la preuve. Savez-vous quelle parole lui est échappée, hier soir, dans son emportement contre d'Availles, et parce que je refusais de le partager ? C'est que j'étais à sa discrétion, et qu'il n'avait qu'un mot à dire pour faire de moi un mendiant ! Cette menace, je l'avais prise pour une de ces folles paroles qui lui échappent parfois dans la colère ; mais maintenant, je ne la comprends que trop bien !

Marguerite baissa la tête d'un air accablé. Mais au bout d'un instant elle la releva.

—Non, c'est impossible! dit-elle. Je ne veux pas le croire, je ne le peux pas! et c'est précisément ce concours fortuit de circonstances insignifiantes par elles-mêmes qui vous abuse et vous trompe... Mais quand même tout cela serait vrai, ajouta-t-elle après un silence en fixant un regard profond et attentif sur Edouard, cela ne m'explique pas les paroles que vous m'avez répondues tout à l'heure : que vous étiez menacé de me perdre. Que voulez-vous donc dire?

—Ne l'avez-vous pas compris, Marguerite, reprit Edouard avec douleur. Je voulais vous dire qu'il y a trois ans, quand vous m'avez promis votre main, qu'aujourd'hui encore quand vous me permettiez d'espérer que vous ne me la refuseriez pas, j'avais, ou du moins je croyais avoir une fortune, un titre à vous offrir; que tout cela, dans quelques instants, va m'échapper peut-être; qu'une faute dont je ne suis pas coupable, mais que le monde ne pardonne pas, m'aura marqué de sa flétrissure et qu'alors tout sera fini entre nous. Il le faudra, Marguerite. L'homme à qui vous donnerez votre main doit vous apporter en retour un nom pur et respecté, et je ne le pourrais plus; il ne serait pas juste non plus que vous souffriez de ces malheurs dont vous êtes innocente, et, d'ailleurs, ce n'était pas la honte que je croyais vous apporter en dot, c'était la fortune et le bonheur.

« Puisqu'ils m'échappent, il faut reprendre votre parole, et la reprendre sans hésitation et sans crainte. Oui, il le faut pour votre propre tranquillité, pour la mienne même, car autant j'étais fier de cette union tant que j'ai pensé qu'elle pouvait assurer votre bonheur, autant je souffrirais de vous voir, par ma faute, malheureuse et humiliée, et je vous aime trop pour acheter à ce prix même la réalisation du plus cher et du plus ardent de mes vœux. Je voulais attendre, pour vous le dire, que j'eusse acquis la certitude de ma ruine, et garder jusqu'à la fin l'espoir que vous n'étiez pas encore perdue pour moi. Mais mieux vaut, puisque je vous ai ouvert mon cœur, que j'épuise du même coup toutes mes douleurs. Mon malheur n'est que trop certain, d'ailleurs; vous n'en doutez plus vous-même, et je n'aurais pu, sans déloyauté, tarder plus longtemps à vous rendre une promesse qui ne saurait plus vous lier.

Bien qu'Edouard, pour rester calme et maître de lui-même, eût appelé à son secours toute son énergie, l'émotion fut la plus forte. Il s'arrêta suffoqué et sentant que, s'il ajoutait un mot de plus, ses sanglots éclateraient.

Marguerite l'avait écouté sans chercher à l'interrompre, sans manifester le moindre étonnement. Mais ses yeux brillaient à travers les larmes qui les remplissaient d'un tendre et doux éclat, et un vague sourire, qui était comme l'épanouissement des pensées qui s'agitaient en elle, se jouait sur ses lèvres.

—Et si, au lieu de vous, c'était moi que ce malheur eût frappée, dit-elle d'un ton doux, m'auriez-vous rendu ma promesse, Edouard?

—Non, certes, mais ce n'eût pas été la même chose. Un homme peut braver bien des préjugés sous le joug desquels une femme doit courber la tête; et d'ailleurs, moi, Marguerite, je vous aime à ce point que, soufferte pour vous, toute peine m'eût été douce.

—Et qui vous dit que je ne vous aime pas de même, Edouard? répliqua Marguerite en s'animant. Qui vous dit que pour moi aussi le plus grand des malheurs ne serait pas de vous

perdre? Croyez-vous donc que je sois de celles qui donnent leur main sans donner leur cœur? Non, Edouard, du jour où vous avez eu ma promesse, je me suis considérée comme liée par un engagement que rien ne pouvait plus rompre, et quoi qu'il puisse arriver maintenant, je suis à vous, toute à vous! Au lieu du bonheur que nous espérons, c'est la lutte et la souffrance qui nous attendent peut-être. Mais qu'importe si nous souffrons ensemble, et si votre cœur est, comme le mien, assez ferme dans sa foi pour y demeurer inébranlable, et assez confiant dans son amour pour n'estimer d'autres joies que celles qu'il y pourra puiser? Vous m'arrachez là un aveu que je n'aurais pas dû vous faire peut-être, ajouta-t-elle en rougissant. Mais vous avez douté de moi, Edouard, et ce doute, je me devais de le repousser.

—Je vous bénis mille fois d'avoir eu le courage de cet aveu, Marguerite, car je lui aurai dû la joie la plus douce et la plus vive que j'éprouverai jamais. Mais il me rend bien malheureux aussi, car il ajoute encore à la douleur d'une séparation que, malgré tout, je sens nécessaire et inévitable.

—Ne dites pas cela, Edouard, interrompit vivement Marguerite, il est entre nous un nouveau lien et rien ne saurait plus nous séparer maintenant, non, pas même la volonté de ceux à qui je dois respect et obéissance. Il me coûterait assurément de leur résister. Mais si jamais ils me proposaient pareille chose, je saurais leur dire que ces liens contractés sous leurs yeux et avec leur consentement, il n'est plus en leur pouvoir de les dénouer, parce que le cœur, une fois donné, ne se reprend plus; je saurais, s'il le fallait, trouver en moi la force de persister dans ma résolution. Mais ils me connaissent trop pour parler ainsi; ils ont aussi l'âme trop noble pour ne pas sentir ce qu'aurait de vil et de lâche une pareille action, et cet obstacle, le seul que je prévois, nous n'aurons pas à le surmonter.

Edouard voulut répondre, mais d'un geste elle l'arrêta, et toute rougissante des aveux qui lui échappaient, mais le visage transfiguré par l'enthousiasme et les yeux étincelants d'amour et de résolution.

—Edouard, reprit-elle, la promesse que vous me rendiez, je ne l'accepte pas, je ne l'accepterai jamais! Mais j'ai la vôtre comme vous avez la mienne, et quoi qu'il arrive, je vous demande de la tenir. Vous ne me refuserez pas?

—Non, Marguerite, non, dit-il d'une voix brisée par les larmes, car ce serait être indigne d'un tel amour, et je sens que je vous aime assez pour ne jamais vous faire repentir de votre sacrifice. Comment en aurais-je le courage d'ailleurs? J'étais venu chercher auprès de vous des conseils et des consolations, et j'y ai trouvé, avec l'oubli de mes maux, la réalisation d'un bonheur que j'osais à peine espérer... Car il faut que je vous l'avoue, Marguerite, souvent, même avant d'avoir reçu cette lettre, j'ai douté, non pas de votre cœur, mais de votre amour. Pourquoi, puisque vous me l'avez donné, me le cachez-vous donc avec tant de soin?

—Pourquoi? dit Marguerite qui baissa les yeux en rougissant. Parce que je l'ignorais encore ou plutôt que je redoutais de me l'avouer. Cet amour, dont je n'avais pas su me défendre, je savais qu'un mot de votre père ou de vous pouvait le briser sans retour; j'avais, moi aussi, senti plus d'une fois l'existence de ces secrets dont on vous menace, et malgré l'affec-

tion que m'a toujours marquée le comte d'Erbray, je tremblais qu'une circonstance imprévue ne vint détruire les rêves que je caressais. Puis je ne savais pas encore quelle force l'amour, dont vous me parliez, avait acquise dans votre cœur. Mais je le sais aujourd'hui. Edouard, et ce malheur, s'il se réalise, aura eu cela de bon du moins de nous apprendre combien nous étions chers l'un à l'autre.... Maintenant, ajouta-t-elle avec un sourire attristé en relevant la lettre de Pharold, tombée à leurs pieds, reveuons à la réalité. Je ne sais si c'est l'effet du bonheur que j'éprouve, mais je ne la trouve plus si effroyable, et à votre place, savez-vous bien ce que je ferais, Edouard? J'attendrais, sans m'en inquiéter davantage, que les menaces de ce Pharold se réalisent, je me garderais surtout de me rendre à son invitation.

Edouard secoua la tête d'un air de doute.

—Ce serait le plus sage peut-être, dit-il, mais je ne serais pas maître de mon imagination, et je sens d'ailleurs que je n'en aurais pas la force. De tous les maux, le pire, à mon avis, est l'incertitude, et j'en veux finir avec ces appréhensions. Je le désire d'autant plus, ajouta-t-il tendrement, que grâce à vous, ma bien-aimée, je n'ai plus rien à craindre pour mon amour, et que si ce n'était à cause de vous, pourvu que le bonheur me restât, je ferais bon marché de la fortune et du titre.

—Et que comptez-vous faire? demanda Marguerite avec une certaine inquiétude.

—Je ne sais encore, mais il n'y a évidemment que deux partis à prendre : me rendre à l'invitation de Pharold ou mettre sa lettre sous les yeux de mon père.

—N'en parlez pas à votre père, Edouard, du moins avant d'avoir d'autres preuves, s'écria vivement Marguerite. Je le connais, si l'accusation est fautive, jamais il ne vous pardonnerait vos soupçons, et vous devez encore bien plus vous en abstenir, si elle est vraie. Songez quelles seraient alors sa honte et sa douleur!

—Je m'étais dit tout cela, en effet, et je vois bien que, quoi qu'il m'en coûte, il faut que j'aie trouver ce Pharold.

Marguerite pâlit.

—N'est-ce pas au Val Maudit qu'il vous attend? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

—Oui.

—Et à quelle heure?

—Ce soir à minuit ou demain matin au lever du soleil.

—Eh bien! Edouard, puisque vous voulez y aller, du moins attendez à demain, dit Marguerite d'un ton suppliant. Il vous en coûte, je le comprends, de remettre même de quelques heures, une explication si importante. Mais faites-le pour moi. Je trouve singulier qu'il ait choisi pour lieu de rendez-vous cet endroit où mon père fut assassiné, et si je vous y savais seul et à pareille heure, des craintes de toute sorte viendraient m'assaillir.

—Mais je n'ai rien à craindre, observa doucement Edouard. Rien n'indique que Pharold soit animé d'intentions hostiles. Il s'en défend au contraire et prétend même, bien qu'il s'abuse sans doute, que s'il me révèle les dangers qui me menacent, c'est pour m'indiquer les moyens de les conjurer.

—J'en conviens, et pourtant je ne suis pas rassurée. J'ai toujours eu de ces bohémieux une peur qui n'est pas très-raisonnable sans doute, mais que je n'ai jamais pu surmonter. Ne

me refusez pas, Edouard, et même demain, ayez soin de vous y rendre armé. C'est une précaution qui ne peut vous coûter beaucoup, et dont j'ai besoin pour être tranquille.

—Je ferai ce que vous désirez, Marguerite, je vous le promets, répondit Edouard en souriant. Dormez donc en paix et demain, à sept heures, allez m'attendre dans la bibliothèque. Je viendrai vous y rendre compte de mon entrevue avec Pharold... A d main, ma bien-aimée, ajouta-t-il en la serrant tendrement dans ses bras, et espérez. J'ai comme un pressentiment que notre bonheur sortira sain et sauf de cette épreuve.

Et il quitta, plein d'espoir et de confiance, ce salon où il était entré désespéré. Le bonheur qui le possédait était si vif qu'il dominait toutes ses craintes et ses appréhensions, et ne laissait point place dans son esprit à la réflexion.

Rentré dans sa chambre, il s'y promena un instant. Puis, sentant qu'il ne pourrait dormir, il ouvrit doucement sa fenêtre et s'accouda sur l'appui.

La nuit était tiède et parfumée; pas un souffle d'air n'agitait la campagne que la lune baignait de sa lumière argentée.

Edouard demeura un instant à contempler le paysage qui se déroulait devant ses yeux, et dont les moindres accidents lui apparaissaient aussi nettement dessinés qu'à la clarté du soleil.

—Marguerite est folle! se dit-il. Que pourrais-je avoir à craindre?

Et sentant se réveiller son impatience passée, il rentra dans l'intérieur de sa chambre et s'y promena pendant quelques minutes. Mais il revint bientôt à sa fenêtre, où l'attirait invinciblement la vue de cette belle nuit de printemps qui semblait inviter à la promenade.

—A quoi bon attendre? reprit-il. Je ne pourrais jamais dormir, et Marguerite sera la première à rire de ses craintes quand elle saura combien elles étaient peu fondées. Aussi bien, si Pharold ne me voyait pas ce soir, peut-être ne reviendrait-il pas demain.

Et après quelques secondes d'hésitation, il poussa doucement sa fenêtre, prit son manteau et ses pistolets, et sortit de sa chambre. Un instant après, il refermait derrière lui la porte d'entrée du château et gagnait par les jardins le sentier qui conduisait au Val Maudit.

VII

Tandis que la conversation que nous venons de rapporter avait lieu au château de Tréveneue entre Edouard et Marguerite, une autre scène se passait au camp des bohémieux, sur la lisière du bois.

La tribu, ce soir-là, s'y trouvait réunie tout entière. Ceux même qui partant d'habitude pour une tournée de plusieurs jours, dans les villages voisins, ne faisaient au camp que de rares apparitions, semblaient s'être donné le mot pour y revenir presque tous, et le pli de terrain où les tentes étaient dressées offrait le spectacle le plus animé.

Deux grands feux de bois mort étaient allumés à ses extrémités. A l'un se tenait Pharold et Léna, entourés d'un groupe d'une vingtaine d'hommes et de femmes à l'air grave, à la mine sérieuse et réfléchi.

La conversation, bien que fort animée, n'y dégénérait jamais

en tapage et en confusion. Elle roulait sur les affaires de la tribu, et les diverses propositions émises étaient discutées avec une liberté et une modération qu'eût pu envier mainte assemblée délibérante. Pharold dirigeait la discussion et ses moindres paroles étaient écoutées avec une attention et un respect qui témoignait du profond empire qu'il exerçait sur les siens, et de la confiance qu'ils avaient en sa raison.

Là se trouvaient évidemment les anciens de la tribu et sa partie la plus saine et la plus intelligente, celle qui conservait encore un souvenir obscur des traditions des anciens temps.

Mais tout différent était l'aspect offert par le groupe, beaucoup plus nombreux, réuni autour du second feu et au milieu duquel la mère Gay, tout en surveillant sa marmite, trônait en souveraine.

La jeunesse y dominait, et, garçons et filles, confusément mêlés, s'y pressaient dans des attitudes dont le sans-gêne et la nonchalance étaient le moindre défaut. Quelques amoureux causaient à voix basse et en toute sécurité, car le murmure de leurs voix était sans cesse couvert par le bruit des éclats de rire et des chansons. Les têtes semblaient généralement fort échauffées, grâce à une bouteille d'eau-de-vie qui, presque sans interruption, passait de main en main, et tandis que dans un coin une partie était engagée avec un jeu de cartes sale et graisseux, dans un autre on causait avec une violence qui semblait près de dégénérer en dispute. Le nom de Pharold était souvent prononcé, et le chef de la tribu lui-même semblait être l'objet de la querelle.

Attentive à tout ce qui se passait autour d'elle, et semblant puiser je ne sais quelle joie mauvaise dans la vue du désordre qu'elle avait devant les yeux, la mère Gay ne perdait pas un mot de la conversation. Voyant que, des gros mots, on allait passer aux coups, elle jugea prudent d'intervenir.

—Allons! silence, mes poulets, dit-elle d'une voix aigre-douce aux deux jeunes gens qui se chamaillaient, ou bien Pharold finira par vous entendre et vous savez qu'il ne fait pas bon lui échauffer les oreilles.... Tu t'en moques, dis-tu, Pierre? ajouta-t-elle en se tournant vers l'un d'eux. Prends garde à la couleur de tes paroles, mon garçon, ou bien elles pourraient te jouer un mauvais tour. Pharold ne te voit pas déjà d'un si bon œil, et, s'il t'envoyait dans une autre tribu, tu ne gagnerais pas au change. Eh! oui, tu auras beau dire, c'est un fameux chef. Il en sait plus long qu'aucun de nous; il connaît la loi, et, qu'on ait tort ou raison, il ne vous laisse jamais dans l'embarras. Sans compter que, le jour du partage venu, il a toujours quelque pièce d'or à laisser tomber dans le chapeau à côté de vos gros sous, bien qu'il ne fasse pas œuvre de ses dix doigts.

—Eh! je ne veux pas quitter Pharold, répliqua brusquement Pierre; mais, s'il croit qu'il nous conduira comme des enfants, il se trompe! Que faisons-nous ici depuis trois jours? pourquoi nous y retient-il? Qu'il le dise, au moins, s'il veut que nous y restions, et surtout qu'il ne nous empêche pas, quand nous avons à notre portée un parc rempli de chevreuils, d'aller abattre quelques quartiers de venaison!

La mère Gay fit la grimace qui, sur sa face tannée, remplaçait le sourire; et clignant de l'œil.

—Tu as tort, mon garçon, dit-elle; il ne faut jamais bracon-

ner sur les terres d'un plus puissant que soi. On n'y gagne que des horions ou pire encore.

Et lui montrant du regard Guillaume, le jeune bohémien amoureux de Léna, qui se tenait à l'écart du feu, contemplant de loin la jeune femme, et si bien perdu dans cette contemplation, qu'il était insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

—Voilà Guillaume qui a bonne envie de chasser sur les terres de Pharold, ajouta-t-elle en baissant la voix, mais tu verras qu'il finira par s'en trouver mal.

La plaisanterie fut accueillie, des quelques personnes qui l'entendirent, avec un sourire ironique aussitôt réprimé, et chacun baissa les yeux, sentant combien elle était dangereuse.

Satisfaite de l'effet produit, la mégère n'insista pas davantage.

—Ce que je t'en dis Pierre, reprit-elle en riant, ce n'est pas pour te dégoûter des chevreuils, mais pour te mettre un peu de plomb dans la cervelle. Tant que Pharold est là, respecte ses défenses. Tu n'en sera que plus à l'aise, quand il aura le dos tourné, pour agir à ta guise.

Au même instant, un coup de feu retentit dans le lointain et une certaine émotion se manifesta parmi les bohémiens.

Tous les regards s'étaient tournés vers Pharold. Mais celui-ci, qu'il eût ou non entendu, demeura impassible.

—C'est mon frère qui chasse dans la réserve de Mme de Tréveneuc, dit Pierre qui avait tressailli, et si je ne l'avais su, je ne serais pas ici. Mais pas plus tard que cette nuit, j'irai faire un tour dans le parc de Montbrun.

—Et moi je te dis que tu n'en feras rien! répliqua la mère Gay.

—Pourquoi cela, la mère?

—Viens ici, répondit la mégère en lui faisant signe de s'approcher, je te l'apprendrai.

Et Pierre ayant obéi.

—Écoute-moi bien reprit-elle à voix basse. J'ai causé ce matin avec Breton, le messager de Pierre, qui vend du gibier aux marchands de Nantes, et il m'a promis une somme assez ronde si d'ici à trois jours je lui livrais une demi-douzaine de beaux chevreuils. A toi seul, tu ne pourrais jamais les abattre, mais il en serait autrement si tu arrangeais avec les plus hardis de la tribu une battue dans les règles.

—Oui, mais si Pharold a vent de la chose, il se mettra à notre poursuite et fera tout manquer. Comment partir en si grand nombre sans qu'il s'en aperçoive?

La mère Gay sourit.

—C'est lui-même qui vous en donnera les moyens, mes poulets, dit-elle, car demain matin ce n'est plus dans la lande que seront dressées nos tentes, mais dans les bois de Montbrun. et vous n'aurez quasi pas la peine de vous déranger.

—Vous en êtes sûre?

—Je le tiens de la petite Léna, et tu sais si Pharold lui cache quelque chose! Comprends-tu à présent ce que je voulais te dire? Vous emmènerez Guillaume pour plus de sûreté, et si Pharold se fâche, Léna, qui voudra sauver son amoureux, se chargera elle-même d'apaiser son mari. Mais chut, le voilà!

Pharold venait en effet de se lever, et il s'avavançait, accom-

pagné de plusieurs membres de la tribu, du côté du groupe que présidait la mégère.

A son approche, bouteilles et cartes disparurent comme par enchantement et tous se levèrent d'un air respectueux et empressé, ceux là même qui, quelques minutes auparavant, semblaient prêts à braver son autorité.

—C'est aujourd'hui le jour du partage, dit-il après avoir promené un regard grave et sévère autour de lui, et il faut y procéder. Avancez tous, et vous, Brun, recevez l'argent.

Un joyeux murmure accueillit ces paroles, les jours de partage étant d'habitude des jours de fête, et les bohémiens, accourant de toutes parts, se rangèrent en cercle autour de leur chef. Brun qui était, après Pharold, l'homme le plus considéré de la tribu, s'était placé à côté de ce dernier, après avoir déposé son chapeau à ses pieds.

Alors chacun à tour de rôle et dans un ordre parfaitement déterminé s'avança silencieusement et déposa dans le chapeau l'argent qu'il avait recueilli pendant la semaine. Les femmes débutèrent, puis vinrent les hommes en commençant par les plus jeunes, et à mesure que tombaient les gros sous et les pièces d'argent, Pharold qui suivait l'opération d'un regard attentif, distribuait, en quelques mots brefs, le blâme ou l'éloge.

Lorsque tout l'argent fut recueilli, il prit deux pièces d'or, les joignit sans affectation comme sans mystère à la menue monnaie, en disant qu'il les versait en son nom et en celui de Léna ; puis, relevant le chapeau, il procéda lui-même au partage.

Sans être parfaitement égal entre tous les membres de cette grande famille, il était cependant équitable, du moins au point de vue des idées qui régissaient cette société primitive, car chacun recevait en proportion de ses besoins et de ses charges.

Ainsi la part de l'homme marié était double de celle du célibataire, celle de la veuve, calculée en raison du nombre de ses enfants, et les orphelins, classe assez nombreuse, soit dit en passant, étaient traités comme autant d'hommes faits et la somme qui leur revenait était remise aux vieilles femmes chargées de leur entretien.

La distribution se fit sans qu'une voix s'élevât pour protester, sans même qu'on cherchât à contrôler la conduite de Pharold, tant on était intimement convaincu de sa justice et de son intégrité. On savait que, bien que son offrande fût toujours la plus abondante, il ne prenait jamais rien pour lui, et chacun sentait que seul il avait assez d'ascendant sur les esprits pour mener à bien cette opération délicate.

Lorsque le chapeau fut de nouveau vide, Pharold, prenant texte du partage qui venait d'avoir lieu, rappela à ses compagnons qu'il était un des usages qu'en tout temps et en tout lieu les bohémiens avaient le plus exactement observé. Il leur dit qu'en cela, comme en tout le reste, ils suivaient les exemples de leurs pères, et, vantant, avec cette éloquence passionnée qui lui était propre, les avantages de leur vie simple et patriarcale, il la compara à celle des peuples au milieu desquels ils erraient.

Il leur rappela quelles destinées étaient promises à ceux d'entre eux qui resteraient fidèles à leur foi, et il les adjura de ne pas imiter tant de tribus ingrates qui, reniant leurs traditions, s'étaient fixées en différents lieux et soumises aux lois et aux usages des peuples qui les avaient reçus dans leur sein.

—A ceux-là, dit-il en s'animant, tous les maux qui sont le partage des infidèles sont réservés. Ils perdront leur force et leur beauté ; les maladies s'empareront de leurs corps usés avant le temps par un travail mercenaire ; ils se débattront vainement dans la misère pour gagner le pain de chaque jour, et reniés par leurs frères restés fidèles à la loi de Romanichel, méprisés des étrangers qui ne les ont admis dans leur société que pour s'en servir comme de vils instruments, ils demeureront à jamais un objet de honte et d'opprobre, offert en exemple à ceux qui seraient tentés de s'engager dans la même voie ! Un pareil sort vous fait-il envie ? Le voulez-vous préparer à vos enfants ?

—Non, non ! plutôt mille fois périr de misère ! s'écrièrent tous les bohémiens.

Et l'un des anciens de la tribu fit un pas dans l'intérieur du cercle, et étendant la main vers Pharold :

—Non ! dit-il d'une voix grave, et si jamais nos enfants quittaient le sentier où leurs pères ont marché pour faire pacte avec l'étranger, qu'ils soient maudits tous ! Que leur ligne de vie soit tortueuse et brisée, pleine de croix et d'aspérités et qu'elle se termine en *Géhenne* !

A part un petit groupe serré autour de la mère Gay, tous les membres de la tribu avaient écouté Pharold avec une attention profonde et émue. Son langage, parfaitement mesuré à leur intelligence, les avait sans peine captivés, et il n'était pas une de ses paroles qui n'eût éveillé en eux un sentiment ou un souvenir.

Mais plus que tout le reste son appel les avait transportées, et lorsque le vieillard qui s'était fait leur interprète eût cessé de parler, un long murmure d'approbation courut dans leurs rangs.

Alors Pharold, pour fixer dans leur esprit l'impression qu'il avait éveillée dans leur cœur, leur raconta d'une voix attristée, mais en termes énergiques, ce qu'il avait vu de la misère et de l'abaissement des tribus infidèles. Il leur présenta cette dégradation comme un juste châtement du ciel, et en leur rappelant ces exemples, dont quelques-uns des siens avaient été témoins, il trouva moyen de leur parler de ses courses lointaines, de ce qu'offraient de curieux et d'intéressant les pays et les peuples qu'il avait visités, et de flatter ainsi ce goût des aventures toujours si vif dans l'âme des peuples nomades.

Puis sentant que s'il insistait davantage, leur attention finirait peut-être par lui échapper, il s'interrompit tout à coup et prenant un ton plus gai :

—Mais ces souvenirs, qui sont pour les vieillards comme moi la plus douce des fêtes, ne doivent pas me faire oublier que les jeunes gens attendent d'autres amusements, dit-il. Jamais nos pères n'ont fait un partage sans le célébrer par des réjouissances, et il faut suivre leurs exemples. Allons, enfants, ranimez les feux, et avant que nous regagnions nos tentes, réjouissez nos yeux du spectacle de quelques-unes de vos danses.

Une joyeuse acclamation lui répondit ; le cercle se rompit aussitôt et les jeunes gens se dispersèrent pour se préparer à la danse.

(La suite au prochain numéro).

UNE
AFFAIRE EMBROUILLÉE.

V

(Suite)

—Ainsi, vous vous avouez coupable du meurtre qui a été commis cette nuit sur Marc Cops?

—Oui, monsieur.

—Il y a pourtant un témoin qui affirme que c'est votre père qui a porté le coup.

—On accuse mon père? balbutia Urbain avec une sorte de surprise inquiète.

Mais il se contint et reprit avec calme :

—Le témoin n'a pas pu distinguer cela dans l'obscurité. Il est peut-être sincère, mais il se trompe.

—Et c'est bien vous qui avez crié que le premier qui s'approcherait serait saigné?

—Moi, et nul autre, messieurs.

—Vous vous reconnaissez donc expressément coupable du meurtre? Avez-vous encore quelque chose à ajouter?

—Pas autre chose, M. le drossart, si ce n'est que je n'ai fait que défendre la vie de mon père et la mienne, et que je croyais en avoir le droit en ma qualité d'homme libre. Je déplore la mort de Marc Cops, malgré la haine mortelle et injuste qu'il me portait; mais j'ose vous demander, monsieur, si l'on vous attaquait la nuit en vous menaçant de mort, que feriez-vous?

—Hum! hum! répondit le drossart en secouant la tête, ce serait une tout autre affaire. Moi, je ne vais pas épouser une jeune fille qui est aimée par d'autres, et je n'ai pas des amis qui m'aideraient à coups de bâton. Le banc des échevins jugera... Gardes, ramenez le prisonnier dans son cachot, et vous, huissiers, introduisez les deux témoins. Ensuite vous irez dire au père Couterman que je le prie, et au besoin que je lui ordonne de venir immédiatement pour être interrogé par nous.

Jean Goens et Chs Stichelbant furent introduits, et le drossart leur adressa différentes questions. Il parut ressortir de leurs explications qu'en effet Marc n'avait pas eu d'autre intention que de chercher querelle à Urbain Couterman, de se battre avec lui, et de lui appliquer quelques coups de bâton.

Naturellement ces témoins parlèrent dans un sens qui devait les disculper d'avoir été parmi les agresseurs. Ils avaient même fait tout leur possible, affirmaient-ils, pour détourner Marc de son projet, et ils n'avaient pas eu l'intention de se servir de leurs cannes, ni de prendre part à

la rixe. Ils n'avaient pas entendu les cris : "tombez dessus, assommez-les."

Le drossart, qui ne les croyait pas aussi innocents, ne manifesta son incrédulité qu'en répétant "hum! hum!" à différentes reprises.

A cette question "qui a menacé le premier de frapper de son couteau celui qui s'approcherait?" Les deux témoins étaient d'accord pour répondre que c'était Couterman père. Il était facile de distinguer sa voix de celle de son fils, et ils l'avaient reconnue. Sur le point de savoir quel était le vrai coupable, ils différaient d'avis. Jean Goens ne doutait pas que ce ne fût Urbain, et Chs Stichelbant affirmait que, dans sa conviction, le coup de couteau avait été donné par le vieux Couterman. Il prétendait qu'au moment du crime il était très-près derrière Marc, dans l'intention de le retenir. Autant que l'obscurité l'avait permis, il avait remarqué que le coup de couteau venait du côté où il avait entendu la voix du vieux Couterman... Il n'avait pas encore fini de s'expliquer lorsque l'huissier reparut à la porte.

—Monsieur le drossart, dit l'huissier, j'ai rencontré le fermier Couterman sur ma route. Il venait de ce côté pour vous faire une déclaration importante, à ce qu'il dit. Peut-il entrer?

—Pas encore. Conduisez-le dans la salle d'attente. Que Jean Goens et Chs Stichelbant vous suivent. Mais empêchez-les de communiquer ensemble... Stichelbant croit que c'est le père qui a fait le coup. Qu'est-ce que cela signifie? grommela le drossart. Êtes-vous sûr, amman, de tenir sous clef le vrai coupable?

—Puisqu'Urbain avoue.

—Hum! hum! Et rien qu'une seule plaie?... Il y avait encore d'autres personnes présentes que ces deux témoins?

—Huit ou dix, M. le drossart. Il y en a qui habitent Beersel, d'autres Meighemheide, un Eschembeck et un autre Alseberg. Nous les interrogerons le plus tôt possible.

—Naturellement, amman, c'est le seul moyen de jeter une pleine lumière sur cette vilaine affaire. Entendons maintenant le vieux Couterman.

—Vous n'apprendrez de lui rien de nouveau; il vient pour accuser Marc et se blanchir, lui et son fils.

—En tous cas il est nécessaire de savoir comment il explique la chose.

Il sonna l'huissier et lui donna ses ordres. Un instant après, le vieux fermier parut. Il salua respectueusement les magistrats et semblait tranquille et calme, quoique son visage portait encore la trace des souffrances qu'il avait endurées.

—Vous désirez être admis en notre présence?

lui demanda le drossart. Eh bien, qu'avez-vous à nous apprendre ?

—Messieurs, dit le vieillard, hier soir, après ce déplorable malheur, on nous a conduits à la prison, mon fils et moi. Personne ne nous demanda lequel de nous avait porté le coup mortel. Ce matin le geôlier a ouvert ma prison en me disant que je pouvais retourner chez moi. C'eût été mon devoir de refuser ma liberté. Si j'ai gardé le silence, c'est pour ne laisser à nul autre qu'à moi-même le triste soin d'apprendre à ma femme la fatale nouvelle. Maintenant je ne puis résister à la voix de ma conscience, et je viens vous dire : Urbain est innocent ; c'est moi, Thomas Couterman, qui ai donné le coup de couteau, c'est moi seul qui suis coupable.

—Vous coupable ? Votre fils serait innocent ? s'écria l'amman. Impossible, vous ne dites pas la vérité.

—Hum ! hum ! le témoin Stichelbant est peut-être le seul qui ait bien vu, murmura le drossart. L'affaire devient très-obsure... Allons, père Couterman, expliquez-nous en toute sincérité comment le fait est arrivé ; n'essayez pas de nous tromper, car la justice à l'œil perçant et le bras long. Parlez !

Le fermier raconta l'agression comme l'avait fait son fils, mais il s'attribua la menace au premier qui s'approcherait. Et, interrogé de plus près sur ce point, il répondit :

—J'ai crié : " arrière, arrière, le premier qui m'approche, je le saigne ! " Tous les compagnons de Marc et mon fils lui-même attesteraient que c'est moi positivement, qui ai proféré ces paroles, car j'ai crié de toutes mes forces.

—Ainsi, c'est vous qui avez commis le meurtre de Marc Cops ?

—Oui, monsieur le drossart, pour défendre notre vie menacée. Mon fils est tout à fait innocent.

—Ne savez-vous donc pas qu'il déclare avoir donné le coup ?

—Mon fils s'accuse lui-même ? s'écria le fermier pâlisant.

Mais il maîtrisa son trouble et ajouta tristement :

—Ah ! le pauvre enfant ! Il se charge pour me sauver ! Il pense que je pourrai mieux que lui consoler et soutenir sa mère.

—Croyez-vous réellement votre fils capable de sacrifier sa vie pour vous ? demanda le drossart ; la possibilité d'être condamné à la potence ne le retiendrait-il pas de cet excès de générosité ?

—Par amour pour sa mère et pour moi il souffrirait tout, même le supplice.

—Vous prétendez avoir été dans votre droit en exerçant la légitime défense ; n'est-ce pas

vous ou votre fils qui avez porté le premier coup ?

—Non, monsieur, le premier coup a touché mon valet Blaise, et si rudement qu'il a poussé un cri terrible.

—Qu'on aille chercher ce valet, dit le drossart. Il est peut-être au lit ; est-il en état de marcher ?

—Ah ! monsieur le drossart, répondit le fermier, depuis le fatal événement le pauvre Blaise a disparu sans laisser de traces. Je n'ose dire ce que je crains...

—Parlez sans crainte, je vous l'ordonne.

—Je pense, monsieur, que mon domestique a été mortellement atteint à la tête, et que les auteurs de ce meurtre ont enterré ou caché son corps, pour faire disparaître cette preuve de leur crime.

—Ou bien vous avez fait fuir ce témoin dangereux pour vous, répliqua l'amman,

—En tous cas, lui répondit le drossart, vous ordonnerez des recherches pour le retrouver mort ou vif.

—J'obéirai, monsieur, mais je suis convaincu que nous ne trouverons rien.

—Ainsi, Thomas Couterman, vous maintenez que c'est vous qui avez mortellement frappé Marc ?

—Oui, messieurs, je répète et j'affirme que c'est moi qui suis le seul coupable, s'il y a un coupable. La loi ne peut pas vouloir qu'un homme libre, assailli dans l'obscurité, se laisse assommer par le premier venu sans défendre sa vie... Comme le cadavre de Marc ne peut porter qu'une blessure, il n'a été porté qu'un seul coup ; et comme c'est moi qui l'ai porté, je vous prie de me conduire en prison pour être jugé, et de faire mettre en liberté mon fils qui est innocent.

—Hum ! hum ! Cela est facile à dire grommela le drossart. Huissier, s'écria-t-il, conduisez cet homme dans la salle d'attente et faites-le garder à vue.

Lorsque l'huissier eut exécuté cet ordre, le drossart demanda à l'amman :

—Qu'en pensez-vous ? Mettrons-nous Urbain en liberté ?

—Je déclare m'y opposer formellement répondit-il. Le vieux Couterman essaie d'embrouiller l'affaire et de nous faire perdre la piste. Ah ! les Couterman sont rusés et retors ! Nous n'avons pas encore fini avec eux. Mais si, trompés par leurs ruses, nous élargissons Urbain, qu'arriverait-il alors ? Il prendrait la fuite, et il ne vous resterait plus à punir que l'hypocrite générosité du père. Chacun se moquerait de nous, et M. le baron serait furieux de notre étourderie.

—C'est vrai, vous avez raison... Qu'on ramène Urbain Couterman devant nous !

Quand le jeune homme reparut, le drossart lui dit :

—Faites attention à ce que vous allez répondre, votre vie peut en dépendre. Est-il bien certain que c'est vous qui avez donné le coup de couteau à Marc ?

—Très-certain.

—Votre père s'en est pourtant reconnu l'auteur.

—Mon père ? s'écria le jeune homme visiblement inquiet.

—Ah ! vous hésitez ! dit le drossart.

—Non, monsieur, je n'hésite pas, dit le jeune homme d'une voix ferme. Je reconnais bien là mon bon père. Pour me sauver il se sacrifie ; mais je vous en conjure, messieurs, n'écoutez pas ses fausses déclarations ; c'est l'amour pour son unique enfant qui les inspire.

L'interrogatoire se poursuivit encore longuement ; mais malgré tous les efforts du drossart pour ébranler Urbain dans ses explications, il persista à affirmer qu'il était le seul auteur du meurtre.

Le drossart, fatigué et mécontent, fit reconduire le prévenu en prison. Il prit trois prises coup sur coup, et regarda fixement la table en poussant de dépit force "hum ! hum !" Puis redressant tout à coup la tête :

—Amman, dit-il, il y a un moyen de découvrir la vérité. A-t-on le couteau avec lequel le coup a été porté ! On saura par là auquel, du père ou du fils, le couteau appartient.

—On a trouvé deux couteaux, répondit l'amman. Les couteaux des deux Couterman.

—En effet, on a trouvé deux couteaux, vous me l'avez déjà dit. C'est comme si le diable s'en mêlait pour brouiller l'écheveau !... Ah ! mais cela ne fait rien : il doit y avoir du sang à l'un des deux couteaux, et le propriétaire de ce couteau est le véritable meurtrier.

—Malheureusement le ciel nous a ravi cette preuve.

—Le ciel ? Hum ! hum ! Comment, le ciel s'en mêle aussi !

—Il a plu toute la nuit. Lorsque ce matin, à l'aube, on a trouvé les couteaux, la pluie les avait entraînés à quelque distance. Et non-seulement l'eau du ciel les avait lavés, mais en outre ceux qui les avait trouvés avaient eu devoir les rincer dans une flaque d'eau pour en ôter la boue, avant de me les apporter. Aussi n'y trouve-t-on plus qu'un peu de rouille.

—Hum ! hum ! nous ne pouvons pourtant pas rester ici jusqu'à demain. Qui dévidera cet écheveau ?

—Si nous n'en sortons pas autrement, nous pouvons, pour ce cas extraordinaire, demander au

bane des échevins la permission de donner la question à Urbain.

—La question ? à quel effet ? Il reconnaît avoir donné le coup de couteau ; voulez-vous le forcer de se déclarer innocent ? C'est le monde renversé.

—Je n'y pensais pas. Non, la question ne nous aiderait pas.

—C'est insupportable, amman. Je crains qu'on ne se moque de notre embarras. Qu'allons-nous faire ?

—C'est tout simple, M. le drossart. Nous entendrons de nouveaux témoins et examinerons l'affaire de plus près. En attendant, puisque les Couterman s'avouent tous les deux coupables, tenons-les sous les verroux jusqu'à ce que nous ayons découvert la vérité. De cette façon nous serons certains que le coupable ne se dérobera pas au châtement par la fuite.

—C'est bien, vous avez raison, dit le drossart en aspirant une prise. Venez, amman ; ce fatigant interrogatoire n'a duré que trop longtemps... Citez les autres témoins pour après-demain, et faites rechercher activement le valet de ferme.

Il sonna et ordonna à l'huissier de mettre le vieux Couterman en prison, et d'empêcher toute communication entre le père et le fils.

—Après quoi il quitta le château avec l'amman et le greffier, en murmurant :

—Hum ! hum ! deux accusés s'avouant coupables pour un seul coup de couteau ! Je me trouve dans le même cas que le roi Salomon qui avait à juger deux mères pour un seul enfant.

VI

Quelques jours plus tard, de bon matin, Cécile était en train d'habiller ses deux plus jeunes sœurs, et elle se dépêchait tellement que sa mère, assise tout près de là dans un fauteuil, lui disait en grondant :

—Cécile ! avec quelle rudesse traites-tu ces enfants ! N'as-tu pas le temps de les habiller comme il faut ? Tu te lèves avant le jour, tu cours chez la mère Couterman, tu reviens, et à peine es-tu ici depuis quelques minutes que le sol te brûle les pieds, et que tu veux retourner...

—Oui, ma mère, c'est vrai, répondit Cécile en continuant d'habiller ses sœurs. Cette pauvre mère Couterman est maintenant toute seule avec la servante, et je ne la consolerais pas dans son malheur ! Et je ne l'aiderais pas le plus possible dans son travail ! Songez donc, mère, si vous étiez dans sa position !...

—Il ne faut pas exagérer, Cécile. L'ouvrage doit se faire tout de même. Mais soit... Comment va la mère Couterman à présent ?

—Mieux, beaucoup mieux. Dans les premiers jours elle ne cessait de pleurer. Mais par le fils du sacristain et moi, nous sommes parvenus à lui rendre courage. Elle est encore très-faible, mais elle ne pleure plus autant.

—Elle espère donc que les Couterman seront acquittés ?

—Nous l'espérons tous, ma mère, et vous aussi, n'est-ce pas ?

La femme Roosens haussa les épaules.

—C'est-à-dire, je le souhaite, Cécile, c'est tout naturel ; mais l'espérer ?... Les Couterman ont tiré leurs couteaux et tué Marc. Leur position est grave, car l'amman n'épargnera aucun moyen pour les faire condamner et l'amman a la langue acérée, tu le sais.

—Oui, ma mère, mais maître Pypers, l'avocat qui viendra de Bruxelles est renommé pour son éloquence et il saura bien les défendre.

—Ah ! vraiment, la mère Couterman a pu se résoudre à prendre un avocat de Bruxelles ? Cela lui coûtera les yeux de la tête. Il la ruinera.

—Non, ma mère, il sera raisonnable. C'est Karl qui est allé le trouver à Bruxelles. L'avocat viendra demain à D'worp pour prendre des renseignements et discuter avec nous les moyens de défense... Vous voilà habillés, enfants ; allez jouer au verger.

La jeune fille prit un balai et se mit à frotter le parquet.

—Ce Karl doit être un brave garçon dit la mère. Il court de porte en porte pour parler en faveur des Couterman. L'échevin Bertens nous a dit hier qu'il avait plaidé chez lui pendant plus d'une heure pour démontrer l'innocence des Couterman.

—Que Dieu le récompense pour sa généreuse amitié ! dit Cécile. Il doit être éloquent, car il a obtenu du drossart, malgré l'amman, que les prisonniers pourraient recevoir leur nourriture de chez eux.

—Ah ! alors la mère Couterman pourra voir son mari et son fils ?

—Non, mère, pas cela.

—La servante, alors, ou celui qui portera les aliments ?

—Non ; il est strictement défendu de les voir. Le géolier reçoit les aliments. Hier au soir la servante n'a rien pu savoir de lui, si ce n'est qu'Urbain et son père sont en bonne santé, et nous prient d'attendre avec confiance. On a déjà fait beaucoup de démarches pour qu'il soit permis à la mère Couterman de voir les pauvres prisonniers. Karl et deux échevins ont intercédé auprès du drossart. Il consentirait volontiers, car il a bon cœur ; mais l'amman s'y oppose énergiquement.

—L'amman est furieux, Cécile, parce que Thomas Couterman et son fils s'obstinent à s'accuser eux-mêmes. Cependant le coup de couteau ne peut avoir été donné que par un seul.

—En effet, ma mère.

—Et crois-tu, Cécile, que ce soit le père ? Beaucoup de gens pensent, avec l'amman, que personne autre qu'Urbain ne peut avoir porté le coup.

—Oui, l'amman veut se venger sur Urbain, et il fera tout au monde pour faire retomber sur lui la faute, si faute il y a ; mais il n'y réussira pas, ma mère ; la disparition de Blaise, le valet, que les assaillants ont lâchement assassiné, sera la preuve que les Couterman ont été attaqués dans une intention malfaisante. Tous les deux seront certainement acquittés.

L'amman prétend que les Couterman ont fait fuir leur domestique, et les apparences sont pour lui, car quoiqu'on ait exploré tous les bois, tous les fossés et tous les étangs des environs, et que les recherches continuent, on ne trouve pas le corps de Blaise.

—Dieu sait où les meurtriers l'ont caché, mais on finira bien par le trouver.

—Urbain se déclarerait-il coupable pour épargner une condamnation à son père ? En ce cas, le pauvre garçon se trompe fort, car tu diras ce que tu voudras, Cécile, ils pourraient bien être condamnés tous les deux. Urbain fait donc une sottise, si louable que soit son intention.

—Savez-vous ce que pense Karl, ma mère ? Il suppose qu'Urbain n'a point d'autre but que de rendre l'instruction difficile, espérant la retarder jusqu'au retour de M. le baron. On l'attend sous peu de jours. Ah ! si le baron était au château, nous n'aurions pas à redouter la fausseté de l'amman ! J'irais le trouver moi-même, et je lui raconterais tout sans détours et sans crainte.

—Toi ! Tu oserais aller au château parler pour Urbain ? murmura la mère Roosens.

—Pourquoi pas, mère ! M. le baron me connaît depuis mon enfance... Je lui prouverais que dans cette affaire l'amman ne cherche qu'à assouvir sa haine.

Il y eut un moment de silence. Cécile continuait son ouvrage ; sa mère secouait la tête d'un air pensif.

—Ma fille, dit-elle avec tristesse, tu n'agis pas prudemment. C'est très-bien d'être généreux, mais il ne faut pas oublier que la vie ne finit pas du jour au lendemain, ni perdre de vue l'avenir. Tu espères qu'Urbain sera acquitté ; beaucoup de gens à D'worp en doutent.

—Des partisans de l'amman, mère. Ils sont bien rares.

—Tout est possible, mon enfant. Suppose qu'Urbain soit condamné : alors tu ne peut plus l'épouser ! car la peine d'un meurtre doit...

—Oh ! ma mère, interrompit la jeune fille, pourquoi m'attrister ainsi ? J'étais si pleine de confiance. Vous voulez m'oter l'espoir.

—Oui, cela ne fait rien ; tu dois bien entendre la vérité. J'ai beaucoup d'enfants, plusieurs filles qui doivent encore être mariées, et toi avant toutes, Cécile. Si tu n'est pas prudente, et si tu donnes prise à la malignité dans cette affaire, alors, dans le cas où Urbain serait condamné, ton mariage avec d'autres jeunes gens de bonne famille...

—Ma mère, ma mère, comment osez-vous me parler de pareilles choses tandis qu'Urbain innocent pleure et languit dans sa prison ? s'écria la jeune fille avec indignation ? C'est lui seul que j'aime, si je ne l'épouse pas, je n'en épouserai jamais d'autre.

Elle fut interrompu par l'arrivé de Karl, le fils du sacristain.

—Bonnes nouvelles, s'écria-t-il. Le baron est arrivé hier au soir au château.

—Serait-il vrai ? O bonheur, alors nous n'avons plus d'injustice à craindre ! dit Cécile toute joyeuse. Aujourd'hui même nous pourrons voir et consoler les prisonniers.

—Le baron est donc arrivé pendant la nuit ? en êtes-vous bien sûr ? demanda la mère Roosens.

—Il était dix heures passées. A D'worp tout le monde était au lit, de sorte que personne n'en a rien su hier. Mais ce matin le chasseur du château a répandu la bonne nouvelle dans tout le village.

—Ah ! que la mère Couterman va être heureuse ! Venez, Karl, courons le lui dire.

—Elle le sait déjà, répondit le jeune homme ; j'ai passé d'abord chez elle. Elle a pleuré de joie. Elle m'a envoyé vous chercher, Cécile. La servante est prête avec le déjeuner des prisonniers, et la pauvre fermière n'ose pas rester seule à la ferme.

—Je vous suis, Karl ; mais attendez un instant, je cours mettre mes vêtements des dimanches.

—Qu'est-ce que cela signifie, Cécile ? demanda sa mère.

—C'est pour aller chez M. le baron. Vous pouvez trouver cela imprudent, ma mère ; ma conscience me dit que je dois le faire, et je le ferai. La liberté d'Urbain, le bonheur de ma vie peuvent en dépendre, et j'hésiterais ? Non, non, pas une minute.

Elle ouvrit une porte et disparut dans une

chambre voisine. Au bout d'un instant, elle reparut tout habillée.

—Enfin, me voilà prête, dit-elle. Cela ne va pas aussi vite qu'on le voudrait, mais pour paraître devant M. le baron... ! Les beaux habits ne font pas de mal... A bientôt, mère, je vous apporterai de bonnes nouvelles. Venez, Karl, j'ai hâte de me réjouir avec la mère Couterman de l'arrivée du baron.

Elle se dirigea vers la ferme, suivie du jeune homme.

La mère Couterman, dès qu'elle entendit la voix de la jeune fille, se leva de sa chaise et vint sur le seuil de sa porte. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, en louant Dieu de sa miséricorde, car le retour du baron leur semblait un décret de la Providence, au moment où elles avaient besoin de sa protection contre la haine de l'amman.

La fermière était encore très pâle, et l'on pouvait lire sur les traits altérés de son visage les souffrances qu'elle avait endurées et qu'elle endurait encore ; mais la bonne nouvelle l'avait rendue si heureuse que la joie et l'espérance rayonnaient dans ses yeux.

—Ne vous fatiguez pas, fermière, dit Karl ; puisque vous voulez aller au château avec Cécile, asseyez-vous.

—Quoi ! vous voulez aller avec moi parler au baron ? demanda la jeune fille.

—Oh certainement ! la bonne nouvelle m'a rendu mes forces.

—Tant mieux ! qui n'écouterait avec intérêt, avec respect une mère intercédant pour son fils ? D'ailleurs M. le baron vous connaît aussi... Mais nous oublions nos pauvres prisonniers. La servante est prête à leur porter le déjeuner. Voyons d'abord, Thérèse, ce que vous avez dans ce panier ?... Du pain, du beurre, du jambon et quatre œufs durs ! Pourvu qu'il ne se donnent pas une indigestion !...

—Thérèse, tâchez donc de savoir des domestiques si le baron est déjà levé, dit Karl.

—Si je puis voir Pierre, le chasseur, je le saurai tout de suite.

Cécile glissa secrètement quelque chose dans le panier et poussa doucement la servante hors de la maison.

—Cécile, mon enfant, qu'as-tu mis là dans le panier ? demanda la mère Couterman avec inquiétude. Tu sais que le panier est toujours soigneusement visité. Si l'on y trouve autre chose que des aliments, nous ne pourrons plus rien envoyer.

—Ce que j'ai caché dans le panier ! Une lettre pour Urbain.

(La suite, au prochain numéro.)

PETITS COUPS DE CRAYONS.

Quoique ce soit contraire à toutes les lois de la physique, certains grands hommes sont trouvés plus grands de loin que de près.

* *

—Vous avez quinze mille francs de revenu annuel, monsieur le curé ?

—Oui, madame.

—Et avec cela il faut que vous viviez vous, votre vieille mère, et votre servante ?

—Oui, madame.

—Mais, comment vous en tirez-vous ?

—Je ne m'en tire pas.

* *

Si l'habit ne fait pas le moine, il paraît qu'il fait le maître d'école.

—Mais enfin, que me reprochez-vous ? disait un digne frère des Écoles Chrétiennes à un maire libre-penseur.

—Votre costume.

—En sorte que, si je quittais ma robe pour une redingote, vous ne travailleriez plus à mon exclusion ?

—Non.

* *

Sur le marché entre commères :—

—Quoiqu'c'est qu'a dit qu'alle a ?

—A dit pas qu'alle a, pis qu'a dit qu'a va ?

—Eh ben ouqu'c'est qu'a dit qu'a va ?

—A dit qu'a va à Sorel.

—Eh ben, si a veut aller qu'tu dis qu'a dit, qu'a y aille.

* *

C'est bien d'être simple, mais il ne faut pas que la simplicité aille jusqu'à la bêtise et à la bêtise renforcée. La simplicité du domestique de Madame Des Varennes, allait jusque-là.

—Pierre, lui dit-elle un jour, essayez ce gros paquet d'allumettes pour voir si elles sont bonnes.

—Oui, madame.

Le lendemain Madame Des Varennes lui dit :

—Eh bien, ces allumettes ?

—Elles sont toutes bonnes, madame.

—Oh ! toutes ?

—Oui, madame ; je les ais toutes essayées.

Il avait frotté toutes les allumettes, qui étaient au nombre de cinquante douzaines.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Tous les numéros non vendus seront repris d'ici à un mois, afin de donner le temps de régulariser la vente.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boite 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.



Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

PICAULT & CIE.,

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

IMPRIMERIE DU JOURNAL

Le Canadien Illustré

32, Rue Bonsecours, Montréal.

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes sortes d'impressions dans les deux langues, telles que :

CARTES D'AFFAIRES,
 CARTES DE VISITES,
 CARTES DE RAFFLE ET BAL,
 EN-TÊTES DE LETTRES,
 EN-TÊTES DE COMPTES,
 CIRCULAIRES,
 MEMORANDUM,
 ÉTIQUETTES,
 LETTRES FUNÉRAIRES,
 PETITES AFFICHES,
 CATALOGUES,
 PAMPHLETS,
 OUVRAGES DE LOI,
 ETC., ETC., ETC.

Le tout exécuté avec soin et sous le plus court délai. Les prix défient toute compétition.

J. F. BYETTE, Imp.